

— Non, non, s'écria le fiancé, c'est la neuve.

Mais, à peine avait-il dit ces mots, que le mari de la Boule de feu lui fit sauter d'un coup de sabre la tête de sur les épaules. Il leva alors son chapeau et sa femme le reconnut.

Ils célébrèrent de nouvelles noces, puis ils retournèrent à leur château et depuis ils ne se sont jamais quittés.

(Conté en 1881, par J.-M. Chaton, de Penguilly).

### XLIII

#### LE VIEUX MILITAIRE.

Il y avait une fois un soldat qui avait fait dix-sept ans de service. Au bout de ce temps, il fut congédié, et se mit en route pour retourner à son pays natal.

Tout en cheminant, il se rappelait ce qu'il avait vu au régiment, et il pensait surtout à certain capitaine, dur pour ses hommes et qui l'avait maintes fois fait coucher à la salle de police. « Ah ! le méchant capitaine, disait-il, il était méchant, oui, méchant comme le diable ! »

Un peu plus loin, il rencontra un beau monsieur qui se mit à faire route avec lui, et lui demanda où il allait :

— Je viens de quitter le service, répondit-il, et je retourne au pays, pour tâcher d'y gagner ma vie, car je n'ai pas fait fortune au régiment.

— Hé bien ! dit le monsieur, voulez-vous venir domestique chez moi ?

— Je veux bien, mais quelle besogne aurai-je à faire ?

— Ah ! elle ne sera pas difficile ; vous n'aurez pas grand ouvrage, il vous suffira d'avoir soin d'entretenir le feu sous mes chaudières.

— Marché fait, dit le vieux soldat, voilà une besogne qui me va.

Il suivit le monsieur qui le mena dans une grande maison, et lui montra une multitude de chaudières sous lesquelles flambait un grand feu ; il lui expliqua son service, lui montra où était le bois, puis il le laissa seul. Le soldat se trouvait content de son nouveau service, ses repas lui étaient servis à l'heure, sans qu'il vît personne, et même le café et le tabac n'étaient pas oubliés. Il n'avait qu'à souhaiter une chose pour la trouver aussitôt auprès de lui.

Un jour qu'il venait de mettre sous une chaudière une grande brassée de bois, et qu'il allait recommencer à souffler pour attiser la flamme, il entendit une voix qui disait :

— Soldat, modère le feu ! soldat, modère le feu !

— Tiens, pensa-t-il, je crois que c'est la voix de mon ancien capi-

taine. Est-ce qu'il serait à rôtir dans cette chaudière ? Ma foi, il ne l'aurait pas volé.

Son maître lui avait défendu de regarder dans les chaudières ; malgré cela, il souleva le couvercle de celle d'où la voix était partie, et vit son ancien capitaine qui était plié en deux.

— Ah ! lui dit-il, te voilà, capitaine, tu es récompensé de nous avoir tant fait souffrir au régiment ; au lieu de mettre une bûche sous la chaudière, je vais en mettre deux et souffler ferme.

— Pauvre soldat, dit le capitaine, tu ne sais pas où tu es ; ton maître, c'est le diable, et si tu ne sors pas d'ici, il t'arrivera malheur. Va-t'en au plus vite, et ce soir, quand ton maître va revenir, tu lui diras que tu ne te plais pas à son service et que tu veux partir. Il t'engagera à rester et te promettra de doubler tes gages ; mais tiens ferme, et déclare-lui que tu veux le quitter. A la fin le diable y consentira, il t'ouvrira un coffre plein d'or, et t'invitera à remplir tes poches de louis d'or, mais il ne faudra pas te laisser tenter, car si tu te baissais pour puiser dans le coffre, il tomberait sur toi un grand couteau qui te couperait le cou. Tu lui diras : « Mon maître, depuis que je suis à votre service, j'ai usé toutes mes culottes, et je ne voudrais pas m'en aller tout nu ; pour mon paiement, je vous demande les culottes de cuir qui sont dans la cheminée. » Il ne voudra pas d'abord te les donner ; mais il finira tout de même par y consentir.

Quand le diable revint à la maison, le vieux soldat lui dit qu'il s'ennuyait d'être toujours à faire du feu sous les chaudières, et qu'il voulait s'en retourner dans son pays. Le diable lui proposa de doubler ses gages et de lui donner sa fortune au bout de quelque temps ; mais le soldat ne voulut rien entendre, et déclara qu'il voulait partir.

— Hé bien ! puisque tu t'obstines à me quitter, voilà de l'or plein ce coffre, mets-en tant que tu voudras dans tes poches.

— Non, répondit-il, je ne veux point d'or ; au pays, je gagnerai ma vie comme je pourrai, mais je ne voudrais pas m'en retourner tout nu : depuis que j'attise le feu ici, j'ai usé toutes mes culottes ; donnez-moi pour mes gages les vieilles culottes de cuir qui sont dans la cheminée.

Le diable ne voulut pas d'abord, mais il finit tout de même par lui donner les culottes, en lui disant :

— Tu as parlé à plus fin que toi ; mais c'est égal, tu m'as rendu service, je te revaudrai cela si l'occasion s'en présente.

Le vieux soldat partit ; au soir il entra dans une auberge, et se fit servir à souper. Quand il fut pour payer, il mit la main dans la

poche de ses culottes de cuir ; mais, au lieu d'y trouver sa petite bourse, il en tirait des poignées d'or.

L'hôtesse, qui regardait cela, avait bien envie des culottes ; elle fit rester le vieux soldat à coucher, puis quand il fut endormi, elle lui prit ses culottes, et se mit à tout bousculer dans la maison en criant : Au meurtre ! au viol !

Les gendarmes arrivèrent, et elle raconta que le vieux soldat lui avait pris tout son argent, et qu'il avait voulu la violer.

Dans ce temps-là la justice était sévère et le vieux soldat fut condamné à mort.

*Le manuscrit de la fin de ce conte, que j'ai recueilli en Ille-et-Vilaine, il y a une vingtaine d'années, s'est égaré, et je ne me rappelle plus comment il se termine. Il est probable que, comme dans les similaires, le diable arrivait et sauvait du supplice celui auquel il voulait du bien.*

#### XLIV

##### LA FILLE DU DIABLE

Il y avait une fois un quartier-maître qui était fort à son aise. Il n'avait qu'un fils, et quand il fut obligé de s'embarquer pour le service, il lui dit :

— Je te laisse le maître à la maison, puisque je pars et que ta pauvre mère est morte ; vis à ton aise, mais prends bien garde de dépenser mal à propos l'argent que j'ai eu tant de mal à gagner.

Le fils du quartier-maître promit à son père d'être ménager, et il tint d'abord sa parole ; mais un jour qu'il s'ennuyait, il rencontra un homme qui lui proposa de faire une partie de cartes. Ils jouèrent d'abord petit jeu, et le jeune garçon gagna ; mais peu à peu, ils s'échauffèrent, risquèrent de plus gros enjeux, et comme la chance avait tourné, le fils du quartier-maître perdit tout l'argent de son père, et pour vivre il fut obligé de demander la charité.

Un jour qu'il se promenait en songeant à son malheureux sort, il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Qu'as-tu, mon garçon, pour avoir la mine si triste à ton âge ?

— J'ai joué aux cartes et j'ai perdu ; tout l'argent de mon père y a passé. Quand il reviendra il sera bien marri, et il me grondera.

— Si tu veux, lui dit le monsieur, me promettre de venir passer avec moi un an et un jour, je vais te rendre tout ce que tu as perdu.

— J'y consens, répondit le jeune homme.